Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 11

Artikel: Le retour sanglant du péplum : "Gladiator" de Ridley Scott
Autor: Asséo, Laurent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932596

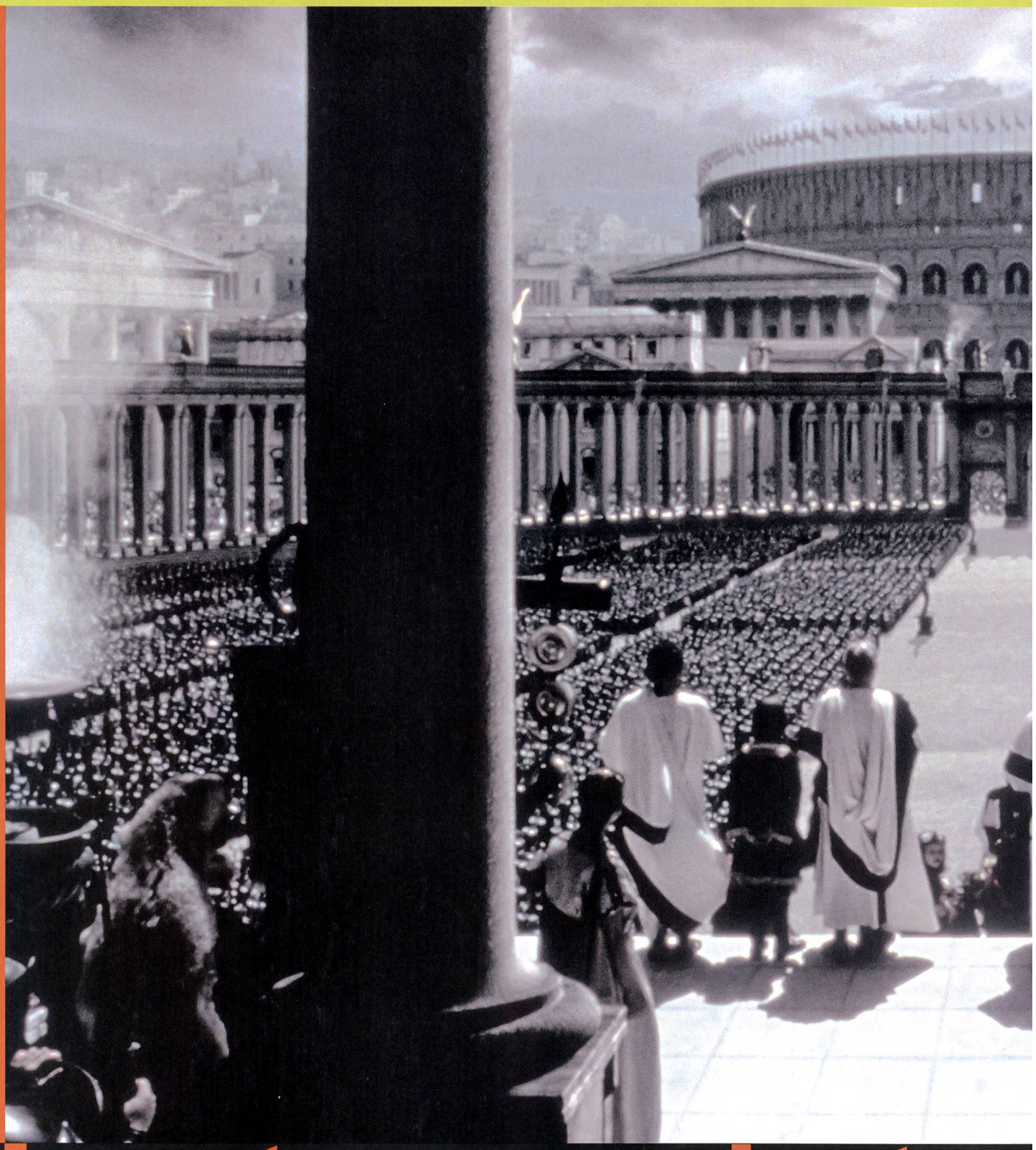
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Le retour sanglant du péplum

© Jaap Buitendisk

«Gladiator» de Ridley Scott

Rome: splendeurs antiques... et synthétiques, qui ne sont pas sans rappeler l'esthétique du Nuremberg de Leni Riefenstahl dans «Le triomphe de la volonté»

«Gladiator», produit par Dreamwork et Universal, annonce le retour du péplum sur le devant de la scène. L'immense succès de cette superproduction hollywoodienne aux Etats-Unis est sans doute l'un des événements de l'industrie cinématographique de l'an 2000.
FILM ne néglige pas le phénomène – entretien avec le cinéaste Ridley Scott, portrait de la star montante Russel Crowe – tout en restant sur le terrain qui est le sien: la critique et l'analyse cinématographique. Habilement confectionnée, cette fresque épique remet au goût du jour un genre tombé en désuétude, mais n'est pas vraiment enthousiasmante.

Jupe courte, Russel Crowe dans le rôle de Maximus: un nouveau sex symbol prolétarien? Voir portrait de l'acteur en page 8

Le retour sanglant du péplum

Par Laurent Asséo

Non seulement «Gladiator» a provoqué l'affluence massive du public américain, mais il nous arrive également avec une réputation critique plutôt flatteuse. De l'avis de certains, Ridley Scott signerait là sa meilleure réalisation depuis des lustres, précisément depuis «Les duellistes» («The Duellists», 1977) et «Blade Runner» (1982), de loin ses deux meilleurs films. Et pourtant, si le spectacle offert par ce «Gladiator» se révèle agréable, il n'est excitant ni pour les yeux ni pour l'esprit. Certes, cette vision à la fois hyperréaliste et esthétisante de l'Antiquité *relooke* minutieusement le genre. Très *world* cinéma dans son brassage de lieux, de cultures, de musiques, cette grande fresque à visage humain conjugue correctement une entreprise à grand spectacle *high tech* et un «intimisme» affecté. Pourtant, à mille lieues de rivaliser avec la grandeur de certains classiques antérieurs, ce «Gladiator» nous fait même regretter l'imagerie héroïque et naïve d'autres productions plus *cheap*, mais plus troublantes érotiquement et esthétiquement que ce triste pseudo-réalisme boursouflé.

Vengeance et combat fratricide

Comme «Ben-Hur» ou «Spartacus», «Gladiator» retrace un destin contrarié. A l'instar de bon nombre de péplums, le récit sera aussi celui d'une vengeance et d'un combat fratricide. En 180 avant J.-C., le général Maximus (le laconique Russel Crowe), victorieux d'une bataille en Germanie, se voit proposer par l'empereur vieillissant Marc-Aurèle (Richard Harris) de devenir le protecteur de Rome. Jaloux de l'amour filial que voue son impérial père à ce général, Commode (Joaquin Phoenix), grand poupon décadent et amoureux de sa sœur (Connie Nielsen), assassine Marc-Aurèle et ordonne l'exécution de Maximus.

Ce dernier, survivant à cette mise à mort mais grièvement blessé, regagne sa demeure et y découvre les corps calcinés de son épouse et de son fils. L'ex-général, capturé par un marchand d'esclaves (le très bon et regretté Oliver Reed), devient un valeureux gladiateur en Afrique. Fort de sa réputation, il se retrouve au cœur de la Rome impériale, dans les arènes du Colisée, où le nouvel empereur a décrété cent-cinquante jours de jeux pour neutraliser le Sénat et gagner les faveurs du peuple. Mais Commode ne peut désormais plus nuire à cet ennemi devenu l'idole des foules.

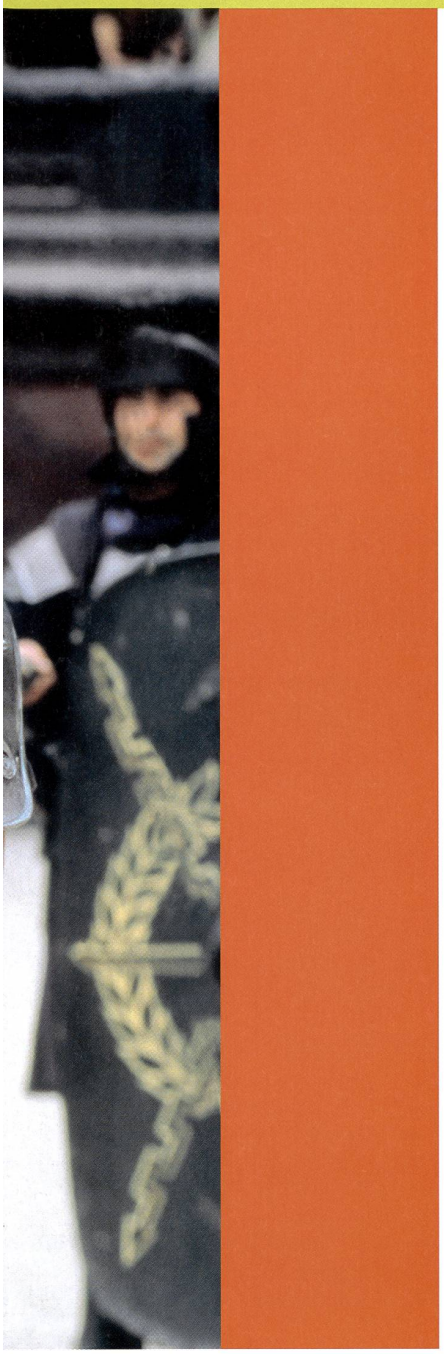
Un héros très humain

Bien qu'il subisse le destin tragique des héros classiques, les aspirations très psychologiques de Maximus sont celles de l'individu contemporain, à la fois désenchanté et mélancolique. Malgré le sacrifice de cet ex-général, toute dimension religieuse et même toute valeur transcendant l'individu sont largement évacuées. Si le «Spartacus» de Kubrick se battait contre l'oppression des esclaves, Maximus n'est qu'un humain aspirant à retrouver son chez-soi. Et même si l'inceste menace, la famille restreinte reste ici l'ultime valeur-refuge et le paradis absolu.

Le vrai sujet du film réside cependant dans la relation très ambiguë et douteuse entre démocratie et spectacle. D'un côté, Commode utilise les jeux comme opium du peuple pour instaurer sa tyrannie. De l'autre, l'idolâtrie des foules se révèle bénéfique dans le combat qui oppose Maximus à Commode: s'il ne veut pas mécontenter son peuple, le tyran ne peut abattre celui qui est devenu le dieu des arènes. Ainsi, la dimension critique de «Gladiator» sur la société du spectacle se retrouve neutralisée par un populisme sentimental et cynique: la République sera sauvée de la tyrannie à la faveur des seules vertus du spectacle.

Un manque cruel de point vue

Bien que plus ambitieux que les dernières productions de Ridley Scott – particulièrement creuses – «Gladiator» marque définitivement les limites cinématographiques du cinéaste. La réalisation de ce grand «show historique» – plutôt belle vue de loin, avec ses lumières irisées, ses images en contre-jour, etc. – se révèle assez quelconque si on y regarde de plus près. Le metteur en scène britannique pratique un art pompier, légèrement baroque et totalement exsangue, virant à l'abstraction. De la composition décorative à l'art de la mise en scène, il y a une marche, qu'il ne parvient décidément pas à gravir. Ce manque d'envergure est particulièrement manifeste dans les scènes d'action, dont Ridley Scott semble pourtant si fier. Sa technique d'approche, très sophistiquée dans ses effets, se révèle pourtant simple: les batailles sont mitraillées sous tous les angles. Un montage très *cut*, des ralentis sur des giclées de sang, des gros



plans hyperréalistes nous plongent souvent au cœur de la mêlée. Ridley Scott s'avère cependant incapable de rendre compte de l'enjeu des combats. En lieu et place d'un découpage de l'espace éclairant le regard, l'hypertrophie visuelle et la bouillie d'images sont de mise. Pour occulter son manque cruel de point de vue, Scott nous en met plein la vue. Ainsi, malgré son impressionnante logistique et ses beautés toutes superficielles, la bataille de ce «Gladiator» est, à notre avis, perdue. ■

Réalisation Ridley Scott. **Scénario** David Franzoni, John Logan, William Nicholson. **Image** John Mathieson. **Musique** Hanz Zimmer, Lisa Gerrard. **Son** Ken Weston. **Montage** Pietro Scalia. **Décors** Arthur Max. **Interprétation** Russel Crowe, Joaquin Phoenix, Connie Nielsen, Oliver Reed, Richard Harris… **Production** Universal Pictures, Dreamworks Pictures; Douglas Wick, David Franzoni, Branko Lustig. **Distribution** UIP (2000, USA). **Durée** 2 h 35. **En salles** 21 juin.

Ridley Scott: «Aujourd'hui, le public attend plus de réalisme»

Le cinéaste américain Ridley Scott parle de son nouveau film et de la différence, somme toute légère, entre matchs de football et combats de gladiateurs.

Par Antonio Gattoni

Ridley Scott, pensez-vous que notre époque soit à nouveau mûre pour les sandales et les toges?

Nous vivons une époque de renouveau où les thèmes historiques traditionnels et les formes classiques comme l'épopée ont la cote. Les gens veulent moins de films d'action, mais en revanche plus de spectacle, plus d'histoires grandioses sur grand écran mettant en scène des passions et des héros valeureux. Un film *mainstream*[1] devrait offrir en premier lieu un bon divertissement et des épopées dans le style du «Docteur Jivago» (1965) de David Lean.

Qu'est-ce qui a déclenché l'étincelle pour que vous vous lanciez dans ce film?

Une image. Le jour où le producteur Walter Parkes m'a remis le scénario, il a posé la reproduction d'une œuvre du peintre français Jean-Léon Gérome sur ma table. Elle représentait une arène où l'on voyait un gladiateur qui sollicitait l'assentiment de l'empereur (pouce vers le haut ou vers le bas) pour tuer son adversaire vaincu. Cette image m'a immédiatement fasciné et j'ai compris que je voulais réaliser ce film.

Est-il souvent arrivé que le point de départ de vos films soit une image?

Pas forcément. Ce qui m'intéresse surtout dans le tournage d'un film, c'est de pouvoir créer un monde complètement nouveau. Peu importe qu'il s'agisse d'un monde futuriste, comme dans «Alien» (1979) et «Blade Runner» (1982), ou de l'Antiquité, comme dans «Gladiator».

Quelle signification revêt pour vous l'authenticité? La reconstitution du contexte romain était-elle aussi importante à vos yeux que celui du «Titanic» pour James Cameron?

Non, sinon nous aurions dû disposer d'un budget bien plus grand. Mais il est inéluctable que le public d'aujourd'hui attend davantage de réalisme que par le passé, d'autant plus après «Titanic» (1997) ou «Il faut sauver le soldat Ryan» («Saving Private Ryan», 1998). Et cela est évidemment aussi valable pour un film sur la Rome antique. Heureusement, nous disposons maintenant de techniques informatiques nous permettant de rebâtir la capitale romaine en un jour!

Autrefois, les empereurs romains offraient à leur peuple des combats sanglants de gladiateurs; aujourd'hui, nous les voyons à l'écran. Qu'est-ce qui a changé en deux mille ans dans le domaine du divertissement?

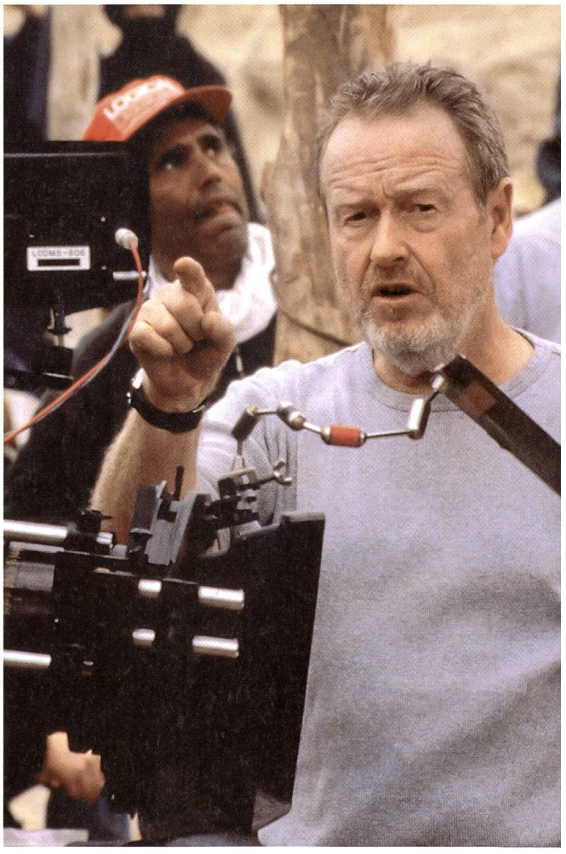
Je ne vois pas une différence énorme entre un match de football contemporain et un combat de gladiateurs d'il y a deux mille ans, si ce n'est qu'aujourd'hui, à la fin, il n'y a pas de morts sur le terrain.

Vous êtes l'un des rares réalisateurs de Hollywood à avoir droit au *final cut*[2]. Avez-vous pu faire usage de ce privilège pour «Gladiator»?

Nous avons dû raccourcir le film de dix-sept minutes. Il n'est pas toujours facile de se séparer de scènes auxquelles on s'est attaché. Parfois, il arrive même que le rythme du film soit détruit. Pour «Gladiator», les coupures étaient nécessaires d'un point de vue dramaturgique, pour condenser le montage. Cependant, la version DVD proposera l'intégralité du film. ■

1. Film grand public.
2. Droit de veto sur le montage définitif: aux Etats-Unis, prérogative généralement réservée au seul producteur.

Le cinéaste Ridley Scott



© Jaap Buitendijk